

Confins du Sennaar, quoique le principal motif qui l'avait engagé à faire ce voyage n'existe plus, savoir, la crainte d'une révolte de la part d'Ahmet-Pacha, gouverneur de cette province, et qui est mort, il y a quelque temps, des fièvres tierces, en venant à la rencontre de S. A., comme il en avait reçu l'ordre.

Tout en annonçant ainsi la mort d'Ahmet, on démentirait donc la révolte dont il était proclamé coupable.

AMÉRIQUE.

Congrès.— Dans le sénat, M. Atkinson a présenté un bill ayant pour but de décréter l'occupation du territoire d'Oregon, de faire élever cinq forts sur le cours du Missouri, et d'autres à l'embouchure de la rivière Colombia. Le droit de propriété américaine est décrété sur tout le pays qui s'étend à l'ouest des Montagnes Rocheuses jusqu'à l'Océan-Pacifique, entre les parallèles des 42^e. et 54^e. degrés latitude nord. Le bill alloue 640 acres de terre à tout cultivateur, et 160 acres de plus à sa femme et à chacun de ses enfans, s'il en a. Une somme de \$100,000 serait affectée à cette prise de possession. Ce bill important a été renvoyé à un comité spécial.

Lac de bitume.— Il est bien connu que divers endroits produisent de l'Asphalte dans les environs de la mer Morte.

On vient de découvrir au Texas, dans le comté de Jefferson, un lac d'un quart de mil de circonférence, formé de bitume. En hiver, la surface en est si dure qu'elle peut supporter le poids d'une personne. En été, il sort du fond des bouillons d'un liquide huileux qui se durcit et forme une substance noire et analogue à la poix, dont on peut se servir pour extraire le gaz pour remplacer le charbon, ou pour cimenter les murs et les bâtisses.

On lit ce qui suit dans la correspondance parisienne du *Courrier des Etats-Unis*, sous la date du 8 novembre 1843 :

« N'en déplaise à ceux qui font métier de marchandise, métier de tartufes d'intrépidité, comme il y a eu des tartufes de dévotion, jamais la fête de la Toussaint, une de celles que le concordat a conservées, n'avait été célébrée dans les églises de Paris avec autant de luxe et de recueillement qu'elle l'a été cette année. A toutes les paroisses la foule était immense; elle était indistinctement composée d'individus de toutes les classes, et les riches, que l'on fait si dédaigneux envers les pratiques religieuses, étaient en communauté de prières avec les pauvres.

« Les églises de Paris ont eu l'esprit de ne rien négliger de tout ce qui peut attirer à elles ceux qui s'en éloignent. La magnificence des ornemens, la parure de l'autel, le faste des cérémonies, l'ordre pompeux du culte, les chants et la parole, tout est pour les fabriques intelligentes l'objet d'une sollicitude perpétuelle. Les orgues, sous d'habiles facteurs initiés à tous les secrets de l'art, ont fait dans maints endroits des progrès remarquables; les mélodies et l'harmonie du chœur ont aussi beaucoup gagné; l'éloquence de la chaire a repris quelque chose de son ancien éclat. L'art, l'industrie et tous les progrès de la civilisation ne sont pas bannis du sanctuaire, comme ne pouvant servir qu'à des œuvres de perdition et à des actes profanes; l'Eglise les sanctifie et les honore, en les appliquant à des usages sacrés.

« Durant toute la journée de la Toussaint, l'affluence a été immense au pied des autels.

« Pour ceux qui gourmandent sans cesse l'irréligion des masses, cette réponse, dont ils peuvent si facilement vérifier l'authenticité, est-elle suffisante ?

« Le 2 novembre, jour consacré à la commémoration des morts, la foule qui, la veille, pour la Toussaint, et le matin même, pour le funèbre anniversaire, s'était portée aux églises, s'est tout entière dirigée vers les champs de repos. Le temps était menaçant; lorsque la glaise sangene des cimetières est délavée par la pluie, elle offre mille obstacles : ces considérations n'ont retenu personne. La vieille et la jeune cité, celle que peuplent les souvenirs de l'histoire, et celle que l'art et le travail modernes font si resplendissante, ont été visiter les villes des morts, les nécropoles.

« Paris compte cinq cimetières; les principaux sont ceux du Père-Lachaise, sur la colline de Pesi; au nord, Montmartre, et le Mont-Parnasse vers le sud; Clamart et Vaugirard offrent aussi des terrains aux sépultures. Le sol du Père-Lachaise sert aux inhumations depuis trente-neuf ans; les premières fosses furent ouvertes en 1804 : un ouvrage, imprimé il y a vingt-deux ans, porte à près de cent mille le nombre des corps qui y sont enterrés; ce nombre est aujourd'hui plus que double. Chaque année voit augmenter les conquêtes de ce sief funéraire; il possède une immense superficie de terrain dont il faut sans cesse reculer les bornes. Il occupe le sommet et les flancs de la colline la plus orientale de Paris, vers Charonne; elle a porté le nom de Mont-Louis. Ce fut en ce lieu que, sous Louis XIV, le P. Lachaise, le confesseur du roi, établit sa villa : c'est, pour son nom, un monument impérissable. Il n'est pas, dans le voisinage de Paris, de site plus varié, plus pittoresque, plus accidenté et plus riche en aspects que celui de cette colline. De là, on découvre le panorama de Paris, dans toute son étendue et dans toute sa splendeur. On peut évaluer maintenant à cinquante mille le nombre de tombes, monumens, mausolées, pierres tumulaires et lieux de sépultures qui y sont accumulés. Un anglais, témoin de ce luxe et de cette variété de tombes, s'écria : « Et on accuse les français d'être frivoles ! »

« Les sentimens religieux manifestés le jour de la Toussaint, et le culte pieux rendu aux morts dans tous les cimetières de Paris, sont pour nous deux preuves nouvelles et récentes de tout ce qu'il y a de bon et de généreux dans cette multitude, que tant de passionnés funestes essaient d'égarer. Les fêtes de

la déesse Raison et de l'Etre suprême iraient mal à ces hommes qui croient au bien et au mal, à Dieu et à la vie immortelle.

« Selon l'usage, l'ouverture de la mauvaise saison a été signalée par quelques coups de mains, arrestations nocturnes, escalades et autres exercices du même genre. De son côté, la cour d'assises a déroulé une longue histoire de vols et de brigandages exécutés par une bande nombreuse dont le chef se nommait Courvoisier. Il y a eu dans cette affaire de si gâchers incidents, des révélations curieuses et effrayantes. Après avoir lu le récit de ces débats on éprouve le besoin de se barricader dans son lois.

« Un homme rentier avait depuis longtemps compris cette nécessité de notre époque. Il y a vingt-cinq environ, à la suite d'un assassinat qui avait jeté l'épouvante dans son quartier, il fit mettre à la porte de son appartement une seconde serrure. Depuis lors, à chaque nouveau crime remarquable qui se commettait dans Paris, il faisait ajouter à ses fortifications un cadenas ou un verrou. Chacun de ces ornemens portait le nom du drame lugubre ou du grand scélérat qui l'avait occasionné. Il y avait la serrure Papavoine, le cadenas Lesage, le verrou Lacenaire, etc. Dans ce long espace de vingt-cinq ans sa porte s'était toute bardée de fer, si bien et si complètement que lorsque notre rentier voulut faire poser le cadenas Courvoisier, il ne trouva plus de place. La porte était garnie de tous côtés, à droite et à gauche, en haut et en bas; il y avait des verrous du côté des gonds, d'autres qui entraient dans le parquet, d'autres encore qui s'enfonçaient dans le plafond. Cependant le rentier n'était pas tranquille, et l'impossibilité de continuer son système de défense le jeta dans un état de sombre inquiétude. Il était déjà dangereusement malade lorsque la lecture du procès Courvoisier lui montra parmi les accusés un ouvrier serrurier qui avait travaillé récemment à la clôture de sa porte. Et les bandits, dans leur cynisme, disaient au tribunal qu'ils avaient à Paris plus de trois cents complices en liberté ! Ces complices connaissaient donc le secret de ses serrures, le jeu de ses verrous, le faible de ses cadenas. L'infortuné rentier n'était plus en sûreté, une attaque d'apoplexie pouvait seule le délivrer de ses frayeurs. On l'a enterré avant hier.»

LA JUSTICE DIVINE.

CHAPITRE VII.

Quelles que fussent les craintes de Marie pour l'avenir, quatre années se passèrent dans cet état de sourde irritation. Durant cet intervalle, une jeune famille, deux petits garçons et une petite fille, vinrent se grouper autour d'elle; et si elle goûta de douces consolations dans les joies de la maternité, ses jeunes enfans devinrent aussi la cause de peines nouvelles. Elle avait vu se résigner pour elle-même aux négligences, aux oublis, aux offenses de Paul; mais une fois devenue mère, il lui sembla que ce titre devait la rendre en quelque sorte sacrée aux yeux de son mari; elle espéra même que le sentiment du devoir, une certaine commiseration pour les frères créatures qui bientôt allaient réclamer son appui, parviendraient à un heureux changement. Et d'ailleurs, les souffrances continuées de Marie, l'altération de sa santé, l'épuisement de ses forces, ne devaient-ils pas lui faire comprendre combien, elle aussi, avait besoin d'appui pour se soutenir elle-même, et de secours pour élever ses enfans. Mais, à part quelques mouvemens de sensibilité que lui arrachèrent les circonstances, Paul ne se montra pas disposé à rien changer de ses voies accoutumées. Au contraire, les jeux ou les pleurs des enfans lui firent de nouveaux prétextes pour s'éloigner et aller chercher au dehors des distractions contre ce qu'il appelait la monotonie de son intérieur.

Et cependant, qui le croirait ? Paul, au fond, n'était pas indifférent pour Marie; il lui gardait une vive affection; au besoin, il eût donné, sans hésiter, sa vie pour elle; seulement, il ne se croyait pas fait pour la vie de famille; l'exacuitude et la régularité lui étaient insupportables; il lui fallait le bruit, l'agitation, les émotions sans cesse renouvelées; et après tout, il pensait qu'un homme ayant plus de force et d'activité qu'une femme, pouvait les appliquer à des objets divers. Que si ces principes l'entraînaient parfois à des conséquences quelque peu répréhensibles, il le regretait tout le premier; mais enfin ces misères se dissipent comme une poussière au seuil de sa maison. Hélas ! pourtant la bonheur et la joie n'y entraient pas avec lui ! Il le savait bien, et ne se pouvait défendre d'un certain ennui en y pensant. Aussi s'efforçait-il de s'étourdir pour n'y pas penser.

Un jour cependant, mécontent de lui-même, fatigué d'un genre de vie où, quelque liberté qu'il se donnât, il devait cependant toujours se combattre et se restreindre, il disait à Albert, en se promenant avec lui sur les boulevards :

— Je commence à croire que nous arrangeons mal notre existence. Quo faisons-nous ? Nous éparpillons nos forces à tout vent; nous n'aboutissons à rien de noble, à rien de grand. Pour moi, ces langueurs me sont odieuses; je voudrais me vouer à une idée vraiment forte et généreuse, pour elle dépenser toute l'énergie que je possède, et arriver ainsi à une influence active sur un monde qu'il faut dominer si l'on ne veut pas lui être asservi.

— A la bonne heure ! s'écria Albert, et voilà les premières paroles raisonnables qui sortent de ta bouche depuis que tu es engagé sous le joug d'hyménée. Et moi aussi je me le suis dit cent fois; allons-nous prendre racine parmi les bêtes créatures qui crouissent au bord de leur ange ? Quo diable ! il ne s'agit pas d'avoir le nécessaire, le confortable même : à nous autres, hommes d'intelligence et de cœur, il faut le grand, l'immense, l'infini ! En d'autres termes, il faut les ardeurs du combat et les joies de la victoire ! Ah ! il y a longtemps que je rêve une glorieuse entreprise où nous aurions à